

LES FILLES DE JÉSUS EN AMÉRIQUE



Chapitre 1: Au pays d'Armorique
Chapitre 2 - Sur le sol d'Amérique

A. Trottier, J. Fournier

**LES
FILLES DE JÉSUS
EN
AMÉRIQUE**

par
Alice TROTTIER, f.j.
et
Juliette FOURNIER, f.j.

Conception et réalisation
de la couverture:

Rachel Trépanier, f.j.

Impression:

Imprimerie Le Renouveau Inc.
880, carré de Tracy est,
C.P. 7127, Charlesbourg, (Québec)
G1G 5E1

Dépôt légal:

1er trimestre 1986
Bibliothèque Nationale du Québec
ISBN 2-9800418-0-7

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS.....	7
TABLEAU DES SIGLES	11

PREMIÈRE PARTIE: LES FONDATEURS ET LES FONDATRICES

CHAPITRE I -- AU PAYS D'ARMORIQUE	15
CHAPITRE II -- SUR LE SOL D'AMÉRIQUE.....	29

DEUXIÈME PARTIE: LES FONDATIONS

CHAPITRE III -- AU PAYS MAURICIEN	
Dans la ville épiscopale.....	56
Dans la cité mariale	111
Dans la région des Chutes et la ville du Rocher	135
Dans les paroisses rurales	150
CHAPITRE IV -- AU PAYS DES BLÉS D'OR	
Les grains germent et fructifient	192
Les épis surgissent	228
La moisson blanchit.....	239
CHAPITRE V -- AU PAYS DES ABOITEAUX	
La digue est ouverte	255
Les amarres sont larguées.....	287
Le navire tient la mer	308
CHAPITRE VI -- AU PAYS DES MONTAGNES ET DE LA MER	
Comme une fontaine jaillissante	323
Comme un arbre planté au bord des eaux vives	348
Comme une source aux joyeux élans	371
CHAPITRE VII -- NOUVEAUX DÉPARTS	
Sur le sol hondurien	414
Dans la république du Chili.....	423
Aux Petites Antilles.....	427
En Haïti, la perle des Antilles	433
À propos de la Province Amérique latine-Antilles	437
Vers la Colombie	439

TROISIÈME PARTIE: EN RELISANT L'HISTOIRE

CHAPITRE VIII -- ACCULTURATION DES SOEURS FRANÇAISES	448
CHAPITRE IX -- VIE DES SOEURS D'HIER À AUJOURD'HUI	458
CHAPITRE X -- LIEN AVEC LE CORPS-CONGRÉGATION ..	474
ÉPILOGUE	482
LEXIQUE..... (des mots marqués d'un astérisque).....	483

ANNEXES

I Lettre adressée par Mère Marie de Sainte-Blandine aux évêques du Canada et des États-Unis.....	486
II Circulaire de Mgr F.-X. Cloutier au clergé de son diocèse. Admission des "Filles de Jésus" dans le diocèse	489
III Lettre pastorale de Mgr F.-X. Cloutier, faisant connaître l'admission dans le diocèse de religieuses françaises connues sous le nom de "FILLES DE JÉSUS"	494
IV Nécrologie de S. Marie Sainte-Florine, décédée à St-Albert	496
V Un voyage mouvementé.....	498
VI Noms des Supérieures majeures de l'Institut.....	501
VII Noms civils et religieux des soeurs citées.....	504

PRÉFACE

Un regard sur le passé permet d'évaluer le présent et de préparer l'avenir. L'histoire relue inspire l'action de grâce, le repentir, l'espérance. C'est sur cette route que nous entraîne cette histoire: "Les Filles de Jésus en Amérique".

"Notre Congrégation est le fruit d'une lente germination et d'une longue patience de Dieu" (Règle de Vie, p. 11). Conçue vers la dernière décade du XVIIIe siècle, elle prendra corps près d'un demi-siècle plus tard dans l'humilité, l'audace de la foi, la simplicité, la proximité avec le peuple, le zèle pour la gloire du Père, à la manière de Jésus. Et à toutes les époques de leur histoire, les Filles de Jésus connaîtront l'expérience du petit grain que l'on sème en terre et qui germe et grandit on ne sait comment, si ce n'est par la puissance de l'Esprit de Jésus.

Nous retrouvons dans les traits des fondatrices en Amérique, Mère Marie de Sainte-Élisabeth, Soeur Marie Sainte-Zénaïde et celles qui ont suivi, les traits de Pierre Noury, de Mère Sainte-Angèle, de Mère Marie de Saint-Charles et de nos autres devancières. Que d'exemples de courage, d'audace, d'abnégation, d'ingéniosité dans les périodes de fondations ! N'y a-t-il pas là de quoi stimuler et soutenir la créativité apostolique contemporaine ?

Le récit d'un vécu ne contient pas que des réussites. Il souligne aussi les ombres, les tâtonnements, les échecs inhérents à tout cheminement humain. On ne peut que regretter ces faux-pas et essayer de les utiliser pour apprendre à mieux faire dans l'avenir. "Pour accomplir en toute chose le bon plaisir de Dieu, nous désirons nous servir de tout, même de nos faiblesses, nous laisser désapproprier peu à peu de nous-mêmes, et recevoir le don de la simplicité évangélique" (Règle de Vie, art. 6).

Héritières d'une tradition de Congrégation centrée sur Jésus dans son mystère d'Incarnation, nous avons le privilège d'avoir un charisme qui, vécu de manière signifiante, se révèle tout à fait d'actualité. Qu'en ferons-nous aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il demain ?

Que les pages qui suivent, objet d'un long travail accompli avec beaucoup d'amour par nos deux Soeurs Juliette Fournier et Alice

Trottier, soient pour tous les lecteurs et lectrices source d'inspiration et d'action !

“Nous croyons que le Dieu de Jésus Christ vient à notre rencontre au coeur de notre histoire personnelle et collective, qu'Il continue à parler à travers ce qui advient” (Règle de Vie, art. 7).

Bonne route.

Ellen Martin, f.j.
Supérieure générale.

le 16 juin 1985,

*Dimanche de la semence
qui germe et grandit,
on ne sait comment.*

(cf. Mc 4, 26)

AVANT-PROPOS

La rédaction de ces pages se veut un hymne de reconnaissance au Seigneur pour les merveilles dont il s'est plu à combler les Filles de Jésus établies en terre d'Amérique depuis l'aube du vingtième siècle jusqu'à nos jours.

L'arrivée, en octobre 1902, de deux soeurs bretonnes au port de New York, allait marquer le début d'une aventure dont certaines séquences ont couleur d'épopée.

La présente étude comporte trois volets. Le premier s'ouvre sur le diptyque des *fondateurs*, tant sur les rives armoricaines que sur les bords du Saint-Laurent.

Puis, comme autant de bourgeons éclatés au petit chêne breton transplanté sur nos rivages en 1902, nous verrons apparaître les unes après les autres les nombreuses *fondations* qui ont surgi en terre d'Amérique jusqu'à ce jour. Cette deuxième partie est, sans contredit, la «pièce de résistance» de tout l'ouvrage. En procédant par le biais des fondations, nous avons dans l'esprit une double visée. D'abord, faire toucher du doigt la vie qui sourd à jet continu de l'histoire de ces implantations. En second lieu, susciter une prise de conscience face à la tâche aussi ardue que modeste des pionnières. «Rappelez-vous, disait sainte Thérèse d'Avila à ses Carmélites, combien il a fallu de travail dans la pauvreté pour édifier ce dont vous jouissez dans le repos.»¹ Cette consigne vaut aussi pour les Filles de Jésus de 1985.

Enfin, dans un troisième volet, nous avons tenté *un essai de relecture personnelle* de l'histoire des Filles de Jésus en terre d'Amérique. L'acculturation des premières soeurs françaises, quelques aspects de la vie des soeurs d'hier à aujourd'hui, le lien avec le Corps-Congrégation qui s'est maintenu infrangible par-delà l'espace et le temps: tels sont les trois pivots de cette dernière partie sur

¹ *Le Livre des Fondations de sainte Thérèse de Jésus*, texte français de Marcelle Auclair, Les Études Carmélitaines, Paris, Desclée de Brouwer, 1952, p. 154.

laquelle nous avons voulu nous pencher avec autant de respect que de sincérité.

* * *

Ces pages d'histoire se sont alimentées avec discrétion à la tradition orale qui risque souvent de verser dans le subjectivisme et de s'affaiblir avec les années. Seules les Filles de Jésus qui comptent plus de trente ans de vie religieuse ont eu l'honneur de connaître la co-fondatrice, Mère Marie Sainte-Zénaïde. Celles qui ont fait l'histoire seraient donc de vénérables inconnues pour la presque totalité des soeurs d'aujourd'hui, si de précieux documents écrits ne gardaient leur souvenir avec fidélité.

Parmi les sources écrites, nous citerons deux ouvrages auxquels nous nous sommes largement référées. En 1914, Mère Marie Agnès, Assistante générale, rédigeait une intéressante *Notice historique* sous-titrée: «État actuel de nos maisons d'Amérique». Trente ans plus tard, on colligeait en une brochure de nombreux articles tombés de la plume de la fondatrice elle-même, et publiés dans l'*Écho de Chez Nous* (bulletin mensuel des Filles de Jésus) sous la rubrique: «Nos premiers pas en Amérique».

Enfin, les documents d'archives comptant parmi les plus impartiaux des informateurs, c'est avec autant d'intérêt que de profit que nous avons exploité ce trésor historique dans chacune des Provinces: compte rendus des fondations, cahiers des éphémérides tenus par chaque communauté, correspondances diverses et autres documents.

* * *

Nous avons cru bon d'apporter ici certaines observations jugées opportunes pour une meilleure intelligence du texte.

Dans la deuxième partie consacrée aux fondations, nous avons opté pour l'ordre chronologique des établissements à l'intérieur des cinq Provinces de la branche canado-américaine. Nous nous sommes cependant écartées de cette règle en regroupant les maisons établies dans une même paroisse ou une même localité.

Quant au nom des soeurs, nous avons utilisé celui qu'elles portaient au moment de leur apparition dans notre récit. Cependant, l'annexe VII établit la liste des doubles noms civil et religieux, en vue de favoriser une identification plus facile pour certains lecteurs.

On remarquera aussi que nous avons laissé entrer dans notre texte des anglicismes et des canadianismes, en donnant toutefois les précisions voulues au moyen d'un lexique. C'est à dessein que nous avons voulu garder à cette histoire sa couleur locale et à la langue des gens du pays la saveur de son vocabulaire.

Le même respect s'applique enfin aux citations que nous avons voulu textuelles, même si quelques expressions ou abréviations risquent de faire sursauter (v.g. Octob.).

* * *

Cet ouvrage aurait difficilement vu le jour sans l'aide de plusieurs personnes qui ont bien voulu nous prêter leur concours. Nous ne saurions les nommer toutes, mais à toutes nous disons un sincère merci.

Il nous est agréable de dire ici notre gratitude à Soeur Ellen Martin, Supérieure générale, et aux membres de son Conseil qui ont suscité cette recherche. L'intérêt soutenu qu'elles nous ont manifesté, les précieuses mises au point dont elles nous ont gratifiées ont grandement favorisé notre tâche.

L'accueil empressé que les responsables de Provinces nous ont réservé mérite aussi d'être hautement souligné.

Notons que le questionnaire préparé en 1982 par Soeur Thérèse Le Nézet en vue d'élaborer une histoire de la Congrégation nous a fourni des points de repère intéressants dans la rédaction de la troisième partie.

Il convient d'exprimer également notre reconnaissance aux archivistes pour leur indispensable collaboration et pour l'amabilité avec laquelle elles ont mis à notre disposition leurs richesses documentaires.

Aux soeurs, qui, dans chaque Province, ont bien voulu relire nos textes, les annoter, compléter et rectifier au besoin certaines données, notre fraternel merci. Nous voulons signaler ici l'apport très spécial de M. Raynald Lacerte, ancien élève des Filles de Jésus, qui a bien voulu réviser notre travail de part en part en y apportant des observations pertinentes et fort appréciées.

Les mêmes remerciements s'adressent aux soeurs Rachel Trépanier, f.j., et Alice Dupuis, f.j., qui ont gracieusement consenti à se charger respectivement des illustrations et de la cartographie.

Nous ne saurions passer sous silence le bienveillant appui du docteur Conrad Godin qui nous a aidées à mettre au point certains détails concernant l'histoire trifluvienne.

Enfin, que tous ceux et celles qui, d'une façon ou d'une autre, ont soutenu, éclairé et favorisé notre démarche trouvent ici le témoignage d'une gratitude de qualité égale à la contribution dont nous leur sommes redevables.

Les auteures.

TABLEAU DES SIGLES

AAE	Archives de l'archevêché d'Edmonton
AE	Archives de la Maison provinciale d'Edmonton
AAR	Archives de l'archevêché de Rimouski
AETR	Archives de l'évêché de Trois-Rivières
AM	Archives de la Maison provinciale de Moncton
AMM	Archives de la Maison-Mère, France
AOMI	Archives provinciales des Oblats de Marie Immaculée, Edmonton
AR	Archives de la Maison provinciale de Rimouski
ASQ	Archives du Séminaire de Québec
ATR	Archives de la Maison provinciale de Trois-Rivières
AUQ	Archives des Ursulines de Québec
CEGEP	Collège d'enseignement général et professionnel
CIRC	Commission Internationale de Recherche sur le Charisme
CLSC	Centre local des Services communautaires
R.V.	<i>Règle de Vie</i> (Constitutions des Filles de Jésus)
U.I.S.G.	Union Internationale des Supérieures Générales

Première partie

**LES FONDATEURS
ET LES FONDATRICES**

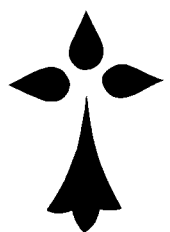
**AU
PAYS
D'ARMORIQUE**

Monsieur Pierre NOURY _____ .

Monsieur Yves-Marie Coëffic ____ .

Mère Ste - Angèle _____ .

Mère Marie de St - Charles ____ .



CHAPITRE PREMIER

AU PAYS D'ARMORIQUE

Monsieur Pierre Noury

“Monsieur Noury était pieux comme un moine, savant comme un professeur, prédicateur entraînant avec parfois des vues prophétiques, catéchiste clair et joyeux, confesseur prudent, poète à l'âme populaire”.¹ Celui dont Mgr Duparc esquisse ainsi les traits, c'est celui que l'on retrouve aux origines de la Congrégation des Filles de Jésus. C'est lui qui en a posé les premiers jalons mais qui a succombé avant d'avoir vu se réaliser l'oeuvre qu'il avait portée dans son coeur pendant de longues années.

Faisons brièvement le point sur la vie de ce recteur breton et voyons comment les desseins cachés du Seigneur ont amorcé pour les Filles de Jésus les chemins de l'avenir.

C'est au village de Kergléréc, paroisse de Lauzach en Bretagne, que Pierre Noury voit le jour le 15 mai 1743. C'est dans ce petit coin de terre tout imprégné de calme et de poésie que grandit “celui

¹ Discours de Mgr Duparc, évêque de Quimper, prononcé à Kermania le 5 août 1934. *Centenaire de la Congrégation des Filles de Jésus, 1834-1934*, p. 50.

que tout un peuple devait un jour vénérer comme un saint''² et que les Filles de Jésus considèrent comme leur Père. Après ses études primaires sous la direction de M. Le Gac, recteur de Lauzach, Pierre peut, dès l'âge de dix ans, s'acheminer vers le collège des Jésuites, à Vannes, et de là au séminaire des Lazaristes où, pendant trois ans, il se prépare à l'onction sacerdotale qu'il reçoit en 1767.

Vicaire à Plumelin pendant un peu plus de deux ans, il accède au titre de recteur à la suite d'un difficile concours où il se classe premier. Deux postes vacants sont offerts au brillant lauréat de vingt-sept ans: Baud et Bignan. Il opte pour Bignan.

Lorsque M. Noury, quittant Plumelin, s'acheminait vers la paroisse de son choix, il dut traverser les vastes solitudes de Lann-Vras, non loin de Locminé. Il ne se doutait pas qu'un jour ce désert se peuplerait, que ces landes fleuriraient, qu'un murmure de prières ininterrompues succéderait au grand silence de cette campagne morte. On l'eût à coup sûr étonné davantage si on lui avait dit en cet instant, qu'en ce lieu, sous le vocable de saint Joseph, de vastes édifices et une belle chapelle surgiraient, qu'ils abriteraient une Congrégation religieuse dont le rayonnement s'exercerait sur une grande partie de la Bretagne, sur plusieurs points de l'Angleterre et de la Belgique et jusque dans la lointaine Amérique. On eût mis le comble à son étonnement si l'on avait ajouté qu'il serait, lui, le premier et le principal artisan de toute cette merveilleuse évocation d'avenir...³

Dès son arrivée à Bignan, le nouveau pasteur se met à l'oeuvre avec son énergique bonté et un zèle que rien n'arrête. Personne n'est exclu de son dévouement, et tous peuvent user de sa tendresse et de sa charité jusqu'à en abuser. On pourrait citer ici tout un florilège de faits aussi savoureux qu'édifiants pour confirmer ce que nous venons de dire. Nous n'insisterons pas, sauf pour signaler l'ardeur tout apostolique qu'il déploie pour inculquer à son peuple une solide formation chrétienne. "M. Noury a mis dans le coeur des hommes une ferveur et une foi aussi solides que les pierres de taille de l'église qu'il a fait construire", écrira de lui son biographe, Mgr Joubioux.⁴

En cette fin du dix-huitième siècle, des signes avant-coureurs de tempête obscurcissent le ciel de France. M. Noury en pressent les ravages, et il veut à tout prix mettre l'âme de ses Bignannais à l'abri de l'erreur. Il voit l'urgence de "préparer au pays de nouvelles générations dont la foi soit plus vive et le coeur plus

² M.A. (Mère Marie Agnès), *Un recteur breton, M. Noury*. Vannes, Imprimerie Lafolye Frères & Cie, 1923, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 29.

⁴ Mgr Louis Joubioux, *Vie de M. Noury*, cité dans *Un recteur breton*, p. 52.

fort”⁵ C’est alors que germe dans son coeur et dans son esprit un PROJET de fondation pour l’instruction des enfants de son pays et pour le service des malades. Il trace un règlement de vie pour sa petite société et dresse même le plan de la future maison. Il pourrait ainsi réaliser par d’autres ce que lui-même ne pouvait accomplir, “lui qui eût désiré avoir cent voix pour instruire son peuple, cent corps pour leur faire du bien.”⁶

La Révolution de 1789 semble vouloir anéantir tous ces projets. M. Noury tient le coup jusqu’en 1792 alors qu’il décide de s’exiler en Espagne. Il revient dans sa patrie à la faveur du Concordat, en 1801.

Un de ses premiers soucis en rentrant à Bignan est de reprendre son projet de fondation. Pour le réaliser, il s’adresse à deux tertiaires de saint Dominique: Anne Jéhanno et Yvonne Forget. Il prélève à même ses propres deniers la somme nécessaire à l’acquisition du terrain sur lequel devait s’élever l’établissement projeté avant sa déportation. Il fait mettre ce terrain au nom d’Anne Jéhanno. Malheureusement, des difficultés de tous ordres l’obligent à quitter Bignan dès 1802 pour la cure de Saint-Pierre de Vannes. Sentant sa fin prochaine, il lègue, le 28 messidor an XII (1804), “tous ses biens meubles et immeubles à Anne Jéhanno et à Yvonne Forget.”⁷ Celles-ci respecteront fidèlement les dernières volontés du testateur qui quitte ce monde le 25 juillet 1804, à l’âge de 61 ans. Il ne lui a pas été donné de réaliser son rêve ici-bas, mais trente ans après sa mort, le grain jeté en terre lève en moisson d’espérance. Les “chemins d’avenir” du Seigneur sont encore cachés pour les cinq premières Filles de Jésus de 1834, mais leur histoire restera indissolublement liée à celui qu’elles appellent leur Père et dont elles conservent précieusement le coeur dans la petite chapelle de Bignan.

Monsieur Yves-Marie Coëffic

Nous avons parlé plus haut du plan de fondation qu’avait conçu M. Noury. Ce plan, écrit de sa main et retrouvé dans ses papiers, porte pour titre: “Projet d’établissement et de fondation d’une maison de piété et de bienfaisance, au bourg de Bignan, pour l’uti-

5 Mgr Duparc, *op. cit.*

6 Mgr Louis Joubioux, *op. cit.*, cité dans “Pierre Noury, un recteur breton, un pasteur, fondateur de la Congrégation des Filles de Jésus”, (CIRC), 1980, p. 14.

7 Testament de M. Noury, dressé par M^c Jolivet, notaire à Vannes, le 28 messidor an XII.

lité générale, tant spirituelle que temporelle de toute la paroisse et des environs.”⁸ L’auteur explicite lui-même “le but et la destination de cet établissement”, et dicte à son vicaire et cousin, M. Largouët, tous les détails du règlement qu’il se propose d’établir. Ce règlement formera la base des premières Constitutions des Filles de Jésus.

Anne Jéhanno et Yvonne Forget tiennent à coeur et à honneur de poursuivre et de consolider le projet de M. Noury, ce dont témoignent les Archives municipales de Bignan: “Depuis le mois de novembre 1821, il existe dans notre commune une petite société de filles (...) qui se sont vouées à l’éducation des enfants pauvres. (...) Elles rendent aussi service aux pauvres malades”.⁹ Or, cette date de 1821 coïncide avec l’arrivée à la cure de Bignan de M. Yves-Marie Coëffic, successeur de M. Largouët. Le nouveau recteur saisit vite la portée des plans élaborés par M. Noury, et il se veut le continuateur de l’oeuvre entreprise par son prédécesseur. Anne Jéhanno meurt en 1823 et Yvonne Forget en 1827. C’est vers Perrine Samson, nièce d’Yvonne Forget, que M. Coëffic se tourne pour donner corps au projet de M. Noury.

Mère Ste Angèle (Perrine Samson)

L’an de grâce mil sept cent quatre-vingt-dix, le premier juin, je soussigné ai baptisé et nommé Perrine une fille née d’hyer du légitime mariage de Bertrand Samson et Jeanne Lamour du village d’Elizen, parein et mareine ont été Pierre Cadoret de Moustoirac et Perrine Samson tante de l’enfant aussi de Moustoirac qui tous avec le père présent ont déclaré ne savoir signer de ce interpellés.

(signé) Math. JEFFREDO, curé¹⁰

Le signataire de cet acte de baptême ne se doutait nullement que quarante-quatre ans plus tard, en cette même église de Bignan, naîtrait une famille religieuse dont les cinq membres émettraient leurs voeux de religion “en présence de (...) Révérende Mère Perrine Samson, dite de Sainte-Angèle, Supérieure de cette Communauté.”¹¹

8 M.A., *op. cit.*, p. 146-147.

9 Délibération du Conseil municipal de Bignan demandant au Ministre des Cultes la reconnaissance officielle des Filles de Jésus, 29 septembre 1839. ATR.

10 R. Piacentini, *Les Filles de Jésus, Kermaria-Locminé*, Imprimerie Saint-Paul à Bar-le-Duc, déc. 1952, p. 4.

11 *Ibid.*, p. 13.

Perrine naît et grandit dans une famille de modestes cultivateurs habitant une chaumière basse portant le millésime 1737 dont il reste aujourd'hui quelques vestiges. Elle reçoit l'instruction ordinaire des jeunes filles de la campagne à cette époque. Il importe de noter ici l'influence des Tiers-Ordres sur la vie religieuse du peuple. Après la suppression des ordres religieux par la Révolution de 1789, ces «bonnes sœurs de campagne» prennent la relève et sont en outre les suppléantes d'un clergé dont la tourmente a éclairci les rangs.

Perrine sera donc reçue dans le Tiers-Ordre de Saint-François en 1815. Avant de venir prêter main-forte à M. Coëffic à Bignan, Perrine joue un rôle important dans son hameau d'Illizen, trêve du «Vieux Colpo», situé à deux lieues du bourg de Bignan:

(...) elle remplissait presque, la messe et la confession exceptées, le rôle d'un vicaire: entretien de la chapelle, présidence des assemblées pieuses qu'elle organisait, catéchisme des enfants, soin des malades, assistance des mourants, derniers devoirs aux morts, surveillance de la moralité locale. (...) On subissait son influence. On redoutait ses réprimandes. À son approche, les cabarets se vidaient, et sa seule présence mettait fin aux disputes les plus passionnées.¹²

M. Coëffic a vite fait de détecter les aptitudes et la piété de sa paroissienne. Vers 1829, elle quitte son cher hameau d'Illizen sur les instances de celui qu'elle considère comme son guide spirituel. «Ce fut un regret général quand (...) Perrine dut quitter Colpo pour aller au bourg tenir l'école bretonne des petits garçons à la place du Frère Jean.»¹³ Grâce à son entière disponibilité aux appels qui la réclament, Perrine ouvre ainsi, sans le savoir, le sillon où pourra germer le projet de M. Noury.

Dès 1827, M. Coëffic avait groupé à Bignan une douzaine de petites filles dans une sorte de pensionnat. Pour s'occuper d'elles, il réunit autour de Perrine Samson quelques personnes désireuses de se donner à Dieu. C'est là que, vers 1831, dans une dépendance du presbytère de Bignan, prend corps la «petite société» entrevue par M. Noury. C'est là que va commencer, le 9 décembre 1831, «un noviciat nullement coupé de la vie, où le travail de tous les jours s'allie à la prière...»¹⁴

¹² Mgr Duparc, *op. cit.*, p. 51.

¹³ AMM. *Nécrologie de la Congrégation des Filles de Jésus*, I:19.

Note: Le Frère Jean appartenait à l'Institut des Frères de Lamennais, récemment fondé à Ploërmel pour l'instruction chrétienne. Il quitte Bignan en 1830.

¹⁴ *Deux femmes de foi animées de la charité du Christ*, document de Congrégation photocopié (CIRC), p. 2.

Entre temps, la petite communauté a reçu un nom. À M. Yves-Marie Coëffic qui voulait les appeler les Filles de Saint-Yves, l'évêque de Vannes avait déclaré: "Elles se nommeront les Filles de Jésus". Le choix de cette appellation n'est sans doute pas sans rapport avec la spiritualité de l'époque où le VERBE INCARNÉ est le centre de la vie spirituelle.

Tout en poursuivant leur formation religieuse, les aspirantes aident les maçons à bâtir leur futur couvent. "Cette maison neuve (...) n'est pourtant pas celle que M. Noury avait prévue et dont il avait dressé les plans: adieu arcades, balcons en panier, oeils-de-boeuf. (...) M. Coëffic (...) n'a pas vu grand du premier coup: il le regrettera bientôt."¹⁵

Après une retraite prêchée en breton par le Père Lestrohan, jésuite de Vannes, arrive enfin le 25 novembre 1834, jour de la première profession. Elles sont cinq à prononcer les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance: Perrine Samson (44 ans), de Colpo; Marie Mandart (30 ans), de Bignan; Marie-Anne Bourhis (27 ans), de Plaudren; Marie Turnier (25 ans), de Bignan; Geneviève Quéré (23 ans), de l'Île-aux-Moines. Perrine Samson, dite S. Sainte-Angèle, est reconnue par ses compagnes comme première Supérieure de la communauté.

Mais cette charge est une rude épreuve pour son humilité, et elle aspire de tous ses voeux à une vie obscure et cachée. "Une autre ferait mieux que moi, redisait-elle souvent à M. Coëffic, ma place serait, non à Bignan où je suis connue, mais à Locqueltas ou à Pluméliau, occupée des petits enfants pauvres."¹⁶

Son désir est exaucé. En 1837, elle est désignée pour Locqueltas où, sous la tutelle d'une de ses filles, elle s'occupera des petits enfants comme elle l'avait fait à Illizen et à Bignan. Avec joie et simplicité, elle reprend le rang d'inférieure. Mais l'obéissance la rappelle bientôt à Bignan, où le vote des soeurs la désigne pour remplir les fonctions d'Assistante générale.

Accablée d'infirmités, épuisée par une vie rude et austère, elle s'éteint le 3 septembre 1847, à l'âge de 57 ans, après avoir demandé à M. Coëffic la permission de mourir. Cet acte suprême d'obéissance pose son cachet sur cette vie marquée au coin de la plus humble soumission et d'un profond désir d'effacement qui a suivi Mère Sainte-Angèle jusque par-delà la tombe. Après le transfert du cimetière de Bignan, ses restes n'ont pu être identifiés ni mis à part. Mais son esprit plane toujours au-dessus de ses filles et son souvenir est à jamais vivant dans leur mémoire et dans leur coeur.

¹⁵ Piacentini, *op. cit.*, p. 10-11.

¹⁶ "L'âme des fondateurs", extrait de *Écho de Chez Nous*, Bulletin de la Congrégation des Filles de Jésus, septembre 1916, no 24, p. 552.

Mère Marie de Saint-Charles

Le 3 mai 1884 marquait pour Mère Marie de Saint-Charles, née Angélique Périgault, le retour à l'ultime paix. Elle était dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-et-unième de sa profession religieuse. Supérieure générale de la Congrégation des Filles de Jésus pendant trente-huit ans, elle peut être regardée comme co-fondatrice de l'Institut.

“Dieu l’a sanctifié dans sa foi et dans sa douceur, et il l’a choisi entre tous pour être le conducteur de son peuple.”

(Si 45,4)

Dans une petite bourgade du diocèse de Rennes à Talensac, Ille-et-Vilaine, Angélique voit le jour, le 3 février 1820, au sein d'une honnête famille d'ouvriers. Son père, Jean Périgault, exerce à Talensac le modeste métier de jardinier. Habile, laborieux et honnête, il jouit de l'estime générale. Madame Périgault (née Angélique Vilboux), n'a d'autre ambition que d'élever ses cinq enfants selon des principes solides de vie chrétienne. Aussi, la paix et le bonheur règnent-ils à son foyer. Elle est elle-même trop pieuse pour ne pas inspirer à ses enfants, dès l'âge le plus tendre, l'amour de la piété.¹⁷ Angélique profite si bien des leçons reçues de sa mère, et des exemples qu'elle a sous les yeux, qu'à l'âge de huit ans elle est jugée digne de faire sa première communion.¹⁸ Elle tombe dangereusement malade et promet, si elle guérit, d'être à Dieu pour toujours. Contre toute attente, la jeune enfant recouvre la santé.

Bientôt, la jeune Angélique accompagne sa soeur aînée à l'externat des Ursulines de Montfort -- l'Abbaye -- à trois kilomètres de Talensac. La jeune écolière ne tarde pas à gagner l'affection de ses maîtresses par sa piété, son obéissance et son application. Elle est une charmante enfant. Sa physionomie intelligente et ouverte, son caractère doux et affable, son entrain dans les jeux, la font aimer de ses compagnes.

Devant les indices non équivoques d'une vocation religieuse, ses maîtresses se réjouissent à la pensée, que, dans un avenir sans doute peu éloigné, Angélique Périgault se joindra à elles sous l'égide de sainte Ursule. À la maison paternelle, pas plus qu'à l'Abbaye, elle ne parle de l'appel qu'elle ressent. Elle tarde à fixer son choix sur une famille religieuse. Quand, enfin, elle doit faire part à sa famille de son pieux désir, c'est une explosion de douleur. À partir

17 S. M. Louise de la C. et Mère Marie Agnès, f.j., *Vie et esprit de la Révérende Mère Marie de Saint-Charles, Supérieure Générale de la Congrégation des Filles de Jésus, 1820-1884*, 1923, p. 2.

18 Le décret du 20 décembre 1905: *De la réception de la Sainte Eucharistie* de Sa Sainteté Pie X n'avait pas été promulgué.

de ce moment, la vie de famille devient pénible pour la jeune fille; elle doit affronter l'opposition et les reproches. Mais M. Périgault s'aperçoit que la santé de sa fille s'altère; il ne peut plus longtemps faire obstacle à son bonheur. La maman se rend enfin aux arguments de son mari et consent au départ d'Angélique.

Celle-ci n'éprouve pas d'attrait pour les Ursulines qui lui font pourtant des offres avantageuses; elle désire quelque chose de plus humble et de plus pauvre. Son conseiller spirituel la dirige donc vers les Filles de Jésus. Cette communauté naissante répond en effet à ses désirs. À ce moment, la petite société se développe lentement et péniblement, petit grain de sénévé jeté en terre il y a à peine sept ans.

Les fondatrices de cet Institut sont de simples filles de la campagne, pieuses, mortifiées, dévouées mais peu instruites pour la plupart. Leurs activités se résument à enseigner le catéchisme aux enfants des hameaux et à leur apprendre à lire, à écrire, à travailler. Elles soignent les malades pauvres et abandonnés des campagnes et les visitent à domicile.

Le 17 octobre 1841, Angélique franchit le seuil du noviciat de Bignan. L'heureuse aspirante a vingt-et-un ans. L'entrée de cette postulante au noviciat est, pour la petite communauté des Filles de Jésus, un véritable événement, car Angélique vient d'un autre diocèse très éloigné pour l'époque. Chez la jeune postulante, les impressions premières sont pénibles. À la pensée de la douleur qu'éprouvent ses parents à cause de son départ s'ajoute la rencontre d'un milieu très différent de celui qu'elle vient de quitter. La pauvreté qu'elle avait désirée, elle la rencontre avec tout son cortège de privations.

Dès le début, le Seigneur la prépare à sa future mission. En 1841, la Congrégation compte quatre maisons locales auxquelles, cependant, devaient bientôt s'ajouter de nouvelles fondations. Pour faire face à tous les besoins, à toutes les demandes de personnel, les supérieures sont obligées de placer en maisons locales des postulantes et des novices. Si celles-ci n'avaient pas suppléé, par leur ferveur et leur bonne volonté, au temps qui manquait à leur noviciat, leur formation religieuse aurait été bien incomplète.

Moins de trois mois après son entrée, Angélique est choisie pour être sacristine au pensionnat de Pontivy et pour y exercer la fonction de monitrice dans une des classes. À Pontivy comme à Bignan, on s'aperçoit bientôt des qualités exceptionnelles de la nouvelle recrue qui accepte joyeusement et courageusement l'indigence alliée à une vie laborieuse.

L'année de son postulat étant terminée, Angélique est rappelée à Bignan pour y recevoir l'habit religieux. Le 28 août 1842, la jeune novice prend le nom de Soeur Marie de Saint-Charles en souvenir de son frère aîné. Après sa vêtue, elle reprend avec zèle et dévouement ses fonctions ordinaires au pensionnat, installé au château de Pontivy, jusqu'au jour béni où elle s'engage par vœux dans la jeune Congrégation des Filles de Jésus. C'était le 8 novembre 1843.

Tous les ans, au 8 novembre, dans ses notes intimes ou dans une lettre, elle rappelle le souvenir de ce grand jour. Souvent ce n'est qu'un mot, mais ce mot suffit pour montrer que cette date est, pour elle, inoubliable.¹⁹

Après sa profession, Soeur Marie de Saint-Charles revient à Pontivy où on lui confie la responsabilité des pensionnaires, emploi délicat qu'elle remplit avec un dévouement inlassable. Mais au bout de huit mois, une circonstance imprévue change sa destinée. En avril 1844, les Filles de Jésus acceptent de remplacer les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve à l'hôpital de Pontivy. Annexé à l'hospice se trouve un orphelinat où les jeunes résidentes travaillent à des ouvrages de lingerie qu'on vend au profit de l'institution. Mère Saint-Ignace, Supérieure générale des Filles de Jésus, vient prendre possession de ce nouveau champ d'action à la tête d'une petite colonie de dix soeurs dont fait partie Soeur Marie de Saint-Charles. Celle-ci se voit confier la direction de l'ouvroir et c'est avec un certain regret qu'elle quitte ses enfants de l'école.

Pendant les premières semaines, la Supérieure générale dirige elle-même la communauté nouvelle. Elle a ainsi l'occasion de voir à l'oeuvre Soeur Marie de Saint-Charles dont elle admire l'esprit d'ordre, la sagesse, la douce fermeté, la noblesse des manières et la grande simplicité. Aussi, avant de retourner à Bignan, place-t-elle la jeune soeur à la tête du nouvel établissement; celle-ci n'a que vingt-quatre ans. Pendant deux ans, elle remplit ses fonctions le plus parfaitement possible, mais Dieu l'appelle à assumer une autre fonction et un plus lourd fardeau.

Le Chapitre général de 1846, inquiet devant la décadence qui menace la Congrégation et face à l'administration mal en point de Mère Saint-Ignace, élit à la quasi unanimité S. Marie de Saint-Charles pour lui succéder en sa charge. Dans l'audace de leur foi et dans leur amour pour l'Institut, les soeurs ont compris que, dans la crise terrible que traverse en ce moment leur famille religieuse, il faut pour la relever et la diriger une main douce et ferme à la fois, un esprit éclairé et sage, une très grande piété.

¹⁹ Mère Marie Agnès. *Vie et esprit de Mère Marie de St-Charles*, op. cit., p. 26.

La jeune Supérieure générale de vingt-six ans present les difficultés de toutes sortes, les obstacles quasi insurmontables, les contradictions sans nombre qui l'attendent.

Comment en aurait-il été autrement ? Corriger les fautes d'une administration malhabile, réformer des abus que l'exemple désastreux de soeurs qu'on pouvait regarder comme des colonnes de l'institut avait autorisés, ramener à la ferveur et à l'esprit de la règle des religieuses que le relâchement avait gagnées, c'était une oeuvre difficile et délicate, qui demandait un tact et une patience inlassables, et cette oeuvre, elle devait l'accomplir seule.²⁰

La Congrégation des Filles de Jésus est donc à deux doigts de sa perte... Mais celle qui a été choisie pour la relever, pour l'asseoir sur les bases solides de l'unité et de la confiance, est une femme de Dieu. Elle s'engage derechef à rester fidèle à la Congrégation jusqu'à la mort. Elle remet l'Institut entre les mains de Marie Immaculée qu'elle fait Reine et Supérieure des Filles de Jésus. Toutes les communautés sont dédiées à la Vierge sous un vocable particulier, toutes les soeurs portent son nom.

Pour des raisons que nous n'explicitons pas, les soeurs avaient dû quitter le toit initial qu'elles avaient construit de leurs propres mains au cours de leur formation. En 1852, par une décision de M. Coëffic, la famille religieuse peut retourner enfin chez elle; retrouvant son berceau elle retrouve aussi son âme. À l'hiver succède le printemps... Un décret impérial de 1853 reconnaît l'Institut comme Congrégation à Supérieure générale: excellente condition de vitalité nouvelle. La Congrégation devenue tout à coup florissante reçoit de plus en plus de recrues. Le modeste couvent de Bignan ne peut plus abriter une communauté si nombreuse. C'est alors qu'en 1860, d'accord avec son Conseil, Mère Marie de Saint-Charles fonde Kermaria, à quelque sept kilomètres de Locminé. Ce sera le second berceau de l'Institut.

Au prix d'énormes difficultés et de durs travaux, la nouvelle Maison-Mère se dresse bientôt au milieu d'une vaste lande (Lann-Vras); une chapelle gothique consacrée à saint Joseph veut dire à tous que, si la Maison-Mère est le village de Marie (Ker-Maria), saint Joseph en est aussi le gardien et le protecteur.

Le gouvernement de la Révérende Mère dure encore de longues années sous la pleine approbation ecclésiastique. Mais la mort vient, le 3 mai 1884, mettre un terme à cette vie toute consacrée «au bon plaisir de Dieu». La Congrégation compte alors plus de 700 religieuses répandues dans plus de cent paroisses.

²⁰ *Ibid.*, p. 31-32.

Dieu s'était complu dans la foi et la confiance de son humble servante, et la Congrégation des Filles de Jésus, d'abord véritable grain de sénevé, était devenue un grand arbre dont les nombreux rameaux s'étaient étendus sur toute la Bretagne.²¹

Cette vitalité et cette expansion, Mère Marie de Saint-Charles les a obtenues par ses souffrances et ses vertus. Lourdes et nombreuses ont été ses croix ! Croix de la pauvreté, croix de la souffrance physique, croix de la contradiction, croix de la solitude morale si poignante à certaines heures qu'elle en croyait mourir.

À toutes ces souffrances, elle répondait par une confiance absolue en Dieu:

Après avoir fait de bonne foi ce que nous aurons cru, il nous faut nous jeter amoureusement entre les bras de la divine Providence et avoir confiance qu'elle continuera son oeuvre.²²

À cet esprit de foi qui lui fait voir Dieu en tout, Mère Marie de Saint-Charles joint une ardente charité. Elle incite constamment ses soeurs à l'amour de Dieu, à l'amour des autres et à l'amour de la croix.

Efforcez-vous de n'avoir qu'un seul et unique but en tout: ne jamais faire votre volonté mais faire celle de Dieu qui vous sera démontrée de moment à moment par les circonstances.²³

À travers les retraites, les circulaires, les avis donnés au cours des visites des communautés et les lettres personnelles, Mère Marie de Saint-Charles communique à ses filles le "feu de la charité" qui la consume.

La mort de la Supérieure générale n'arrête pas l'essor qu'elle a su donner à la Congrégation. Elle a structuré l'Institut en Corps. Elle a fondé un grand nombre d'établissements et son champ d'action s'est étendu sur toute la Bretagne.

Aux Supérieures générales qui vont lui succéder sera donné de voir les Filles de Jésus s'établir à l'étranger. La persécution contre les congrégations religieuses dont Mère Marie de Saint-Charles a vu les débuts, s'est accentuée sous le généralat des Mères Marie-Athanase (1884-1886) et Emmanuel-Marie (1886-1899). Elle a atteint son point culminant sous le gouvernement de Mère Marie de Sainte-Blandine (1899-1927).

21 Allocution de M. Jégouzo, Vicaire général et Supérieur des Filles de Jésus, à la cérémonie des funérailles de Mère Marie de Saint-Charles. Cité dans *Vie et Esprit...*, p. 268.

22 Lettre de Mère Marie de Saint-Charles, 30 avril 1860, citée dans "Deux femmes de foi animées de la charité du Christ", (CIRC), avril 1980, p. 16.

23 Notes de direction spirituelle, 27.11.1881.

C'est alors, soit en 1902, que le petit chêne va étendre ses ramifications au Nouveau Monde, depuis les Provinces Maritimes jusqu'à l'Ouest américain. Les filles de Mère Marie de Saint-Charles qui y viendront seront animées du même zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, du même désir d'honorer l'Humanité Sainte du Fils de Dieu, du même esprit de dévouement. Comme elle, elles sauront se servir de tout "pour progresser dans l'humilité qui rend libre et la simplicité qui donne paix, douceur et confiance en Dieu".

SUR LE SOL D'AMÉRIQUE



*Mère Marie de Ste-Élisabeth
(1857-1939)*



*Soeur Marie Ste-Zénaïde
(1875-1953)*



CHAPITRE II

SUR LE SOL D'AMÉRIQUE

Mère Marie de Sainte-Élisabeth

“Avec la Mère Sainte-Angèle qui créa la Congrégation à Bignan, avec la Mère Marie de Saint-Charles qui transféra la Maison-Mère à Kermaria, la Mère Marie de Sainte-Élisabeth restera, dans vos Annales, comme une troisième fondatrice; et le Canada sera le plus beau fleuron de sa couronne.”¹

Nous voulons ici esquisser à grands traits les principales étapes de la vie de cette “troisième fondatrice”, de cette femme de foi et de sagesse qui joua un rôle prépondérant dans l'établissement des Filles de Jésus en Amérique.

Le 21 décembre 1857, les cloches de Quistinic, Morhiban, lancent à toute volée leurs carillons de fête. On vient de baptiser la petite Marie, fille de Mathurin Le Gallo, du village de Pont-Augan. L'enfant grandira heureuse dans ce coin pittoresque de la Bretagne, ce qui explique sans doute pourquoi elle restera toujours sensible aux beautés de la nature. Lorsque le temps est beau, les enfants

1 Extrait de l'éloge funèbre prononcé par Son Excellence Monseigneur Tréhiou, évêque de Vannes, aux funérailles de Mère Marie de Sainte-Élisabeth, le 28 mars 1939. *Écho de Chez Nous*, no 40, avril 1939, p. 662.

vont garder les vaches et les brebis dans les prairies que borde le Blavet. Marie, vive et agile, ne peut tenir en place, cueillant des fleurs, cherchant des nids ou des noisettes, ramassant de l'herbe pour les lapins, ramenant à l'ordre une brebis récalcitrante, ou bien maniant avec dextérité les aiguilles de son tricot. L'action est déjà son élément. Aussi, a-t-elle peine à comprendre les jeux tranquilles de sa soeur cadette, Jeanne-Marie, qui se plaît à ériger de petits autels que la turbulente Marie démolit sans vergogne, au grand chagrin de la benjamine. Celle-ci suivra son aînée chez les Filles de Jésus. Elle prendra le nom de S. Marie Sainte-Brigitte et mourra à l'infirmerie de Trois-Rivières, le 4 juin 1914, entre les bras de Mère Élisabeth alors en visite au Canada comme Assistante générale.

Dès sa tendre enfance, Marie manifeste une préférence marquée pour le catéchisme qu'elle apprend avec bonheur, et pour le pauvre qu'elle sert avec respect. Friandises et menue monnaie sont partagées aussitôt que reçues, ce qui fait dire à l'un de ses oncles: "La petite Marie mourra sur la paille: elle donne tout."

L'école de Quistinic est à cinq kilomètres de Pont-Augan. Au dire de son frère, Marie s'y rend dès qu'elle a ses huit ans, contrairement aux autres enfants qui, vu la distance et les mauvais chemins, ne fréquentaient guère l'école avant l'âge de neuf, dix et même onze ans. À cette époque, l'instruction, dans la plupart des campagnes, est donnée par de bonnes tertiaires qui enseignent habituellement en breton. Grande est la joie de Marie quand, le 5 octobre 1868, l'humble couvent Notre-Dame du Bon-Secours, dirigé par les Filles de Jésus, ouvre ses portes à Quistinic. Marie a dix ans et se prépare à sa première communion qu'elle fait avec grande ferveur. Elle perçoit déjà l'appel à devenir Fille de Jésus, mais il lui faudra attendre encore neuf longues années avant de réaliser son rêve.

Marie s'achemine vers ses vingt ans. Nous sommes au 15 mai 1877. Installées sur des chars-à-bancs, elle et ses deux compagnes se dirigent vers Kermaria. Les trois sont accueillies par Mère Marie de Saint-Charles, Supérieure générale depuis trente-cinq ans. La Maîtresse des novices mettra peu de temps à découvrir les ressources d'intelligence et de savoir-faire qu'offre la riche nature de Soeur Le Gallo. Relevons ici le trait suivant qui nous est parvenu de cette période plutôt silencieuse du noviciat. Comme la Maîtresse des novices demandait un jour quelle était la plus dangereuse des tentations, Marie répond spontanément: "C'est de n'en avoir aucune." La postulante, toujours primesautière, avait trouvé une réponse pleine de bon sens et qui révélait déjà la profondeur de son humilité et son désir d'authenticité.

Le 7 mai 1878, Soeur Le Gallo troque le petit bonnet de postulante pour la coiffe et le voile de la novice, et devient Soeur Marie de Sainte-Élisabeth. "Ce nom d'Élisabeth, porté par plusieurs souveraines, évoque peut-être pour certains la puissance, la grandeur, la domination. Mais, en relisant la vie de notre Congrégation, nous trouvons réunies dans la personne de Mère Marie de Sainte-Élisabeth toute une gamme de qualités apparemment opposées, mais heureusement mariées dans cette riche personnalité."²

25 novembre 1879... Quarante-cinq ans plus tôt, en l'église de Bignan, les cinq fondatrices des Filles de Jésus se consacraient au Seigneur. Soeur Saint-Stanislas est la seule survivante de ces heures héroïques et elle exulte sans doute en assistant à l'oblation de vingt-cinq nouvelles professes dont Soeur Marie de Sainte-Élisabeth. Celle-ci réalise pleinement en ce jour béni l'appel entendu lors de sa première communion, et aimera en rappeler le souvenir à ses compagnes et à ses Filles. La foi en Dieu est dès lors son leitmotiv et le restera toute sa vie: "Quand nous avons toujours le bon Dieu en vue, nous le trouvons dans les épreuves comme dans la jouissance, en santé comme en maladie, car nous avons l'esprit de foi, et nous savons que tout est dirigé par sa main divine pour notre plus grand bien» (Lettre circulaire, 18 août 1930).

Ses talents variés la désignent bientôt pour la délicate fonction de sous-maîtresse au noviciat, tâche qui lui permet d'entrer dans l'intimité de Mère Marie de Saint-Charles. On rapporte que la Supérieure générale lui tint un jour ce propos qui a pris, de par les événements, des allures de prophétie:

(...) Voyez-vous ce grand chêne et le petit chêne qui s'élève à ses pieds ? Eh bien ! le grand chêne, c'est moi; le petit chêne, c'est vous. Moi j'irai en diminuant; vous, vous grandirez comme le petit chêne, et vos rameaux s'étendront au loin.³

Tout en poursuivant son travail au noviciat, la jeune professe prépare le Brevet de capacité dont elle subit les épreuves avec succès le 9 novembre 1881. Deux mois plus tard, elle est désignée pour l'école du Hézo, paroisse située sur le golfe du Morhihan. Elle n'y séjournera que quinze mois, puis elle reçoit son obédience pour Loctudy, dans le «lointain» Finistère. Elle y restera, non pas un an ou deux comme on le lui avait laissé entendre, mais dix-sept ans. Jeune d'âme et de caractère, pétillante d'esprit, elle acquiert vite

2 Alice Desclos, f.j., "Une femme audacieuse: Mère Marie de Sainte Élisabeth". Extrait de *Kermaria*, no 11, mars 1977, p. 567ss.

3 *Vie et esprit de Mère Marie de Saint-Charles*, p. 272-273.

une popularité de bon aloi auprès des jeunes filles qui lui sont confiées. Les jeunes gens de ce petit bourg s'alarment des nombreux départs pour Kermaria, mais la «recruteuse du bon Dieu», comme on l'appelle, n'en continue pas moins de sensibiliser les jeunes filles à l'appel divin.

Elle les prépare également à remplir au mieux leur rôle d'épouses et de mères, les incitant aux vertus naturelles et aux qualités féminines qui contribuent à rendre l'entourage heureux: ordre et propreté, bonne humeur et affabilité. Lors de ses funérailles, nombreux furent les témoignages de ses anciennes élèves devenues grand'mères qui se félicitaient de l'avoir eue comme maîtresse, témoignages qui, presque tous, laissent entendre combien Mère Marie de Sainte-Élisabeth était attentive à la vie et enracinée dans les réalités temporelles.

Tout allait donc pour le mieux quand, le jour de son quarante-deuxième anniversaire de naissance, on lui enjoint de rentrer à la Maison-Mère. Sans «si», sans «mais», sans tergiverser, Soeur Marie de Sainte-Élisabeth faisait immédiatement ses préparatifs de départ. Le coeur broyé, mais vaillante et souriante à travers ses larmes, elle disait adieu à ses soeurs, à ses élèves, à Loctudy. La Providence, par la voix des événements allait lui tracer une mission aussi délicate qu'inattendue.

À la fin du dix-neuvième siècle, un vent d'orage souffle sur la France. L'ouragan éclatera dans toute sa fureur avec la nomination d'Émile Combes à la Présidence du Conseil en 1902. Il faut trouver un toit pour abriter les centaines de religieuses menacées d'expulsion, ainsi que des ressources pour les nourrir et les vêtir. Des démarches sont entreprises du côté de l'Angleterre et de la Belgique. Les réponses sont favorables, mais la prudence demande qu'on se rende sur place. Soeur Marie de Sainte-Élisabeth est chargée de cette mission. La Belgique devient son «champ de manoeuvre» de septembre 1901 à septembre 1902. Son esprit d'observation réaliste et objectif, ses rares talents d'organisation, son courage à vaincre les obstacles, le tact, la délicatesse et l'entregent dont elle fait preuve dans les transactions difficiles incitent les autorités à lui confier un autre terrain de mission: l'Amérique avec ses espaces immenses et ses multiples possibilités d'apostolat.

Le 11 octobre 1902, Soeur Marie de Sainte-Élisabeth et sa compagne, Soeur Marie Sainte-Zénaïde, quittent le Havre à destination de New York où elles arrivent le 18 du même mois.

Elles se dirigent chez les Petites Soeurs de l'Assomption dont l'adresse leur avait été indiquée à Paris. Une lettre avait déjà été envoyée par Mère Marie de Sainte-Blandine dès le 10 septembre 1902 à quelques évêques du Canada et des États-Unis (Annexe I), mais selon toute vraisemblance, les échos de cette lettre n'étaient pas parvenus aux oreilles des Petites Soeurs.

(...) Comme tous les inconnus, nous sommes reçues avec cette politesse qui ne dit rien et qui vous serre le coeur. Mais l'accueil change de note quand la Mère Supérieure a pris connaissance de la lettre que j'avais pour elle.⁴

Pendant trois jours, elles prient, réfléchissent et consultent, et le 21 octobre, elles montent pour la première fois dans les fameux trains américains. Elles se dirigent d'abord vers Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), puis poursuivent leur route vers Halifax, Antigonish, Sydney, Chatham, Bathurst et Dalhousie. Le 6 novembre, elles quittent les Maritimes avec, au coeur, quelques rayons d'espérance mais aussi avec beaucoup d'angoisse, étant donné que lettres et câblogrammes envoyés à Kermaria restent toujours sans réponse. Les deux voyageuses poursuivent cependant leur route, et entrent, le 6 novembre, dans la province de Québec, "la vraie Nouvelle-France par sa langue et sa foi catholique".⁵

Elles entreprennent une autre série de pérégrinations qui les conduira successivement à Rimouski, Notre-Dame-du-Lac, Montréal, et finalement à Trois-Rivières. Nous sommes au 17 novembre. Elles ont parcouru, depuis le 21 octobre, 4 000 kilomètres ! Les voyageuses n'étaient sûrement pas d'accord avec l'opinion de Voltaire comparant cyniquement le Canada à "quelques arpents de neige", mais elles auraient d'emblée entériné, si elles l'avaient connu, ce vers de Claude Lévêillé: "Mon pays, c'est grand à se perdre..." Leur long périple est une succession d'ombres et de lumière: ombres des angoisses de l'inconnu, des espoirs déçus, des lassitudes physiques et morales. Mais lumière aussi, rayonnant entre autres de la cordialité des diverses communautés qui les hébergent, des lueurs d'espérance entrevues ici et là, de la rencontre toute providentielle à Montréal de Soeur Marie du Sacré-Coeur, de la Congrégation Notre-Dame, qui incitera les exilées à se rendre près de son frère, Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de l'entrevue avec le prélat: la suite de ce récit en traitera de façon détaillée, étant donné l'heureux impact qu'elle a eu sur toute la suite des événements. Mais

⁴ *Congrégation des Filles de Jésus: Nos premiers pas au Canada*, Montréal, F.E.C., 1944, p. 58. N.B. Cet ouvrage sera désormais désigné sous le titre: *Nos premiers pas au Canada*.

⁵ *Ibid.*, p. 27.

en attendant, de cruelles incertitudes hantent leur esprit: “Que devient-on à Kermaria? Approuve-t-on nos démarches? N’agissons-nous pas en étourdies? Pourra-t-on fournir les éléments voulus pour les projets agités? Telles sont les questions et autres que nous nous posons en vain...”⁶ Mère Élisabeth a souvent avoué que cette épreuve fut la plus pénible de son séjour au Canada.

Dès le 19 novembre, les pèlerines reprennent la route de Montréal, espérant toujours y trouver des nouvelles de Kermaria. Rien! C’est alors que la fondatrice adresse à la Mère Générale le câblogramme suivant: “Recevez-vous lettres? Nous, rien. Inquiètes.” La réponse arrive le même soir: “Recevons lettres, adressons New York; acceptons.” Le mot “acceptons” laisse supposer qu’on envoie des soeurs. L’intrépide voyageuse reprend seule la route de New York, escomptant bien y trouver des messages à son adresse. Encore rien! Mais bientôt un nouveau télégramme lui parvient, suite à un S.O.S. lancé de New York: “Onze Soeurs sur l’océan; Noviciat Trois-Rivières accepté; réglez fondations.” “Désormais, écrit-elle, je reste calme, je prie et remercie le bon Dieu qui mène, pour ainsi dire, les choses à mon insu. Après tout, je ne suis que son vil et indigne instrument.”⁷

6 décembre 1902... La “Lorraine” s’approche majestueusement du port. Les onze coiffes blanches qui battent au vent font aussi battre bien fort le coeur de celle qui a vécu des heures si angoissantes! Le 8 décembre au soir, Mère Élisabeth reprend, avec les nouvelles arrivantes, le chemin de Montréal où elle retrouve avec bonheur la “douce Prison” des Soeurs du Bon-Pasteur.⁸ La sage mandataire organise immédiatement pour le 16 décembre un premier départ de quatre soeurs pour l’Ouest canadien, puis pousse une seconde pointe à Trois-Rivières en vue d’informer Mgr Cloutier de l’heureuse issue des démarches amorcées. Sans tarder, elle retourne à Montréal où aura lieu, le 17 décembre, le départ de six autres soeurs pour Chatham (N.-B.), dont trois pour l’évêché et trois pour s’initier aux méthodes d’enseignement chez les Soeurs de l’Hôtel-Dieu. Le 22 décembre, c’est de nouveau l’exode: Mère Élisabeth quitte Montréal en compagnie de Soeur Saint-Patern Marie pour le lointain Arichat (Nouvelle-Écosse), où elles arrivent le 24 décembre. Après avoir assisté à l’ouverture des classes le 7 janvier, elle entreprend le périlleux voyage vers Chéticamp qui constitue à lui seul toute une épopée.

6 *Ibid.*, p. 30.

7 *Ibid.*, p. 39.

8 Il s’agit des Soeurs du Bon-Pasteur fondées à Angers, à ne pas confondre avec les Soeurs du Bon-Pasteur de Québec.

Après bien des mésaventures, on est en vue de Chéticamp vers le 20 janvier. La voyageuse doit se résigner à en repartir dès le lendemain sans avoir rien conclu, et va faire part de ses déboires à l'évêque d'Antigonish qui l'exhorte à ne pas se décourager.

Elle rejoint à Chatham S. Marie Sainte-Zénaïde et toutes deux s'acheminent une troisième fois vers Trois-Rivières, avec arrêts à Bathurst et à Dalhousie pour y rencontrer les curés qui désirent avoir des religieuses. Toutes deux arrivent dans la cité de Laviolette le 30 janvier. La missionnaire aimerait bien y fixer son séjour dès maintenant, mais la Providence la veut encore sur la route. Après avoir confié S. Marie Sainte-Zénaïde aux Soeurs de l'Hôpital Saint-Joseph, elle reprend le chemin d'Halifax pour y accueillir un contingent de six Filles de Jésus.

En attendant leur arrivée, Mère Élisabeth veut se rendre à Charlottetown (Ile-du-Prince-Édouard) où le Père Recteur du Collège St. Dunstan désire des soeurs. Deux contretemps l'obligent à rebrousser chemin à Pictou d'où part le traversier pour Georgetown (I.P.E.). Elle retourne bredouille à Halifax. Les soeurs annoncées n'arrivant toujours pas, l'infatigable Mère décide de reprendre la route vers Trois-Rivières.

J'en étais là, recommandant à Dieu mes poignantes inquiétudes quand, vers dix heures du soir, à la gare de Moncton, toute une phalange de "Filles de Jésus" monte dans le train où je me trouve. Dire notre surprise, notre joie, est chose impossible ! (...) nos voyageuses, au lieu de débarquer à Halifax, avaient continué, sans s'en apercevoir, jusqu'à Saint-Jean, Nouveau Brunswick; mésaventure qui nous causa à toutes tant de soucis !⁹

La rencontre des soeurs l'oblige à réviser son itinéraire: au lieu de se diriger tout droit vers Trois-Rivières, un arrêt à Chatham est tout indiqué puisque trois Filles de Jésus y sont déjà à l'oeuvre. De là, elle distribue les obédiences aux nouvelles recrues: Soeurs Marie Saint-Firmine et Marie-Angélique à Arichat; Soeurs Marie-Laurence, Marie Saint-Ruffin et Sainte-Rose-Marie à Bathurst. La fondatrice reprend ensuite le train Intercolonial pour Rivière-du-Loup, laissant aux soins des Soeurs de la Providence la sixième voyageuse, S. Marie Léocadie de Saint-Joseph que la traversée a littéralement vannée ! Puis elle pousse une pointe jusqu'à Notre-Dame-du-Lac où M. le curé l'attend pour établir les dernières conditions d'établissement, après quoi la fondatrice rejoint sa compagne à Rivière-du-Loup, et en route pour Trois-Rivières !

L'hôpital est encore notre asile pour quelques jours, puis grâce au travail de ma Soeur Marie Sainte-Zénaïde, secondée

⁹ *Nos premiers pas au Canada*, (1944), p. 49.

par les dévouées Soeurs de la Providence et notamment Soeur Saint-Cyprien, nous pouvons, le 24 février (...) prendre définitivement la direction de notre demeure, 96 rue Notre-Dame. Qui dira notre bonheur ? ¹⁰

On peut se faire une idée de ce bonheur en lisant les lignes suivantes écrites trois mois plus tôt, après l'entrevue prometteuse avec Mgr Cloutier, lignes où perce un certain sentiment de nostalgie et de lassitude :

Dresser immédiatement notre tente est une chose qui nous tenterait bien; il nous tarde de pouvoir dire: "Nous avons un chez-nous !" Il est si bon le morceau de pain, fût-il sec, que l'on peut manger chez soi ! Mais non, l'heure n'est pas encore venue et nous devons errer de nouveau.¹¹

Malgré leur extrême dénuement et la rigueur exceptionnelle de cet hiver 1903, les petites soeurs bretonnes se mettent joyeusement à la besogne pour nettoyer et aménager leur pauvre logis. Il faut faire vite, car vingt-et-une compagnes sont attendues pour la fin de mars. Mère Élisabeth qui est allée rejoindre le groupe à Lévis note à cette occasion: "Bien bon est le baiser que nous échangeons alors, bien bon ce souper qui nous attend, bien bon le sommeil que chacune goûte sur sa couchette canadienne !" ¹²

Même si les fondatrices ne veulent pas traîner avec elles une mentalité d'exil, il reste certain que la période d'adaptation est loin d'être toujours rose. Mais comme chaque nuage — si sombre soit-il — est habituellement frangé d'argent, il en est ainsi des débuts difficiles. Leurs petits ou gros déboires sont ensoleillés, tantôt par les paternelles visites de Monseigneur qui est "le premier à donner le signal d'une franche et bonne gaieté", tantôt par l'amabilité des religieuses de la ville, tantôt par la délicate générosité des bonnes familles trifluviennes. Tout cela adoucit les privations de tous genres et empêche que le regret de la patrie ne s'empare des coeurs.

Afin de répondre aux désirs des curés de Dalhousie et de Notre-Dame-du-Lac, Mère Élisabeth reprend la route et procède, le 28 avril et le 2 juin, à l'installation d'un groupe de quatre soeurs dans chacune de ces paroisses. Enfin, le 17 juin, l'infatigable missionnaire entreprend le voyage pour le Nord-Ouest: elle "est accueillie avec de véritables transports d'enthousiasme" par les soeurs établies

¹⁰ *Ibid.*, p. 50.

¹¹ *Ibid.*, p. 37.

¹² *Ibid.*, p. 53.

à Calgary, à Edmonton et Saint-Albert depuis l'automne 1902. Elle participe aux exercices de la retraite annuelle, puis, accompagnée de Soeur Marie Saint-Isaïe, descend vers le Montana (É.-U.) pour donner suite au télégramme reçu à bord du train qui la menait vers l'Ouest: "Allez Lewistown. Curé demande fondation." Ce trajet de quelque mille kilomètres, dans des conditions indescriptibles, dura quatre jours: ce fut une véritable odyssee ! Les 210 kilomètres qui séparent Great-Falls de Lewistown sont particulièrement féconds en émotions diverses... Lisons plutôt le récit que nous en fait celle qui les a vécues:

(...) Encore 127 milles à faire et cela le long des Montagnes Rocheuses. Parfois notre frayeur était bien grande quand, sur les hauteurs, nous mesurions du regard la profondeur de la vallée où il nous fallait descendre. Nous étions obligées de nous cramponner aux banquettes pour ne pas rouler sur les chevaux qui, parfois, paraissaient assis sur les brancards. Maintes fois nous avons manifesté le désir de quitter la voiture et de descendre à pied ces collines escarpées, mais nos conducteurs se contentaient de nous rire au nez.¹³

On arrive enfin à Lewistown ! Le Père Vermaat, curé, reçoit gentiment les visiteuses, mais il met leur patience à rude épreuve en faisant traîner en longueur pendant trois jours la question des négociations. Quand elles annoncent leur départ, il se décide enfin, et les préliminaires d'une fondation sont conclus entre les deux partis. C'est avec l'espoir bien fondé de voir fleurir plus tard une école et un hôpital dans cette ville naissante que Mère Marie de Sainte-Élisabeth reprend la route de Trois-Rivières où elle arrive le 27 juillet.

Au terme des cinq périple qui l'ont menée d'est en ouest, et au cours desquels elle a parcouru environ 24 000 kilomètres en moins d'un an, on pourrait appliquer à notre admirable "globe-trotter" ce vers de Félix Leclerc:

"Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé..."

Le 31 juillet 1903, elle assiste, heureuse et émue, à la première profession des novices françaises Filles de Jésus à l'étranger. "Nos premiers pas en Amérique avaient été bénis du Ciel. Les Filles de Jésus pouvaient désormais sortir de la voie de l'enfance et se donner aux oeuvres que Dieu leur destinait, au Canada, de toute éternité."¹⁴

¹³ *Ibid.*, p. 62.

¹⁴ *Ibid.*, p. 66.

C'est à dessein que nous avons réalisé ce survol assez détaillé des multiples activités, des voyages longs et pénibles, des nombreuses difficultés de la vaillante fondatrice au cours de cette première année sur le sol d'Amérique. Et, bien sûr, ses souffrances les plus intimes restent "le secret du Roi". À la fin de juillet 1903, elle note dans son journal de voyage: "Puissent-elles un jour produire des roses, ces épines qui me déchirent le coeur aujourd'hui!"¹⁵ Le Seigneur exauça sa prière. Quand elle sera élue à la charge d'Assistante générale en 1911, elle pourra présenter au Maître une magnifique gerbe de roses fleurant bon le dévouement à toute épreuve pour "Dieu et les âmes": trente-neuf recrues canadiennes (1906-1911), trente-cinq maisons florissantes, une vie religieuse apostolique établie sur le roc solide des vertus qui constituent le patrimoine des Filles de Jésus.

Sans regret stérile, Mère Marie de Sainte-Élisabeth quitte le Canada si cher à son coeur et reprend, inlassablement, sa vie de pérégrinations en Bretagne, en France, en Belgique, en Angleterre, en Amérique. Son esprit clair et lucide, son caractère ferme et loyal, son coeur tout de bonté incitent les capitulantes à lui confier la plus haute responsabilité de l'Institut. Le 18 juin 1928, elle est élue Supérieure générale, à la grande joie de toutes. Mais en 1931, le fardeau est devenu trop lourd pour ses 73 ans. Elle remet sa démission et se retire à la Maison de repos de la Sainte-Famille qu'elle avait fait construire. Pendant huit ans, elle y mènera une vie au ralenti. "À certaines heures, il lui était impossible de penser. Un sujet, cependant, ramenait dans ses yeux un éclair de joie et, sur ses lèvres, des paroles d'entrain et d'enthousiasme: son cher Canada!"¹⁶ Que de fois elle eût souhaité s'y évader... Au contact de ces vastes espaces et de tout ce qu'elle avait aimé, elle y aurait retrouvé, croyait-elle, "jeunesse et fraîcheur de corps et d'âme".¹⁷ Tels n'étaient pas les desseins du Seigneur, et le 26 mars 1939, la vaillante lutteuse s'éteignait doucement à l'aube de ses noces de diamant de consécration religieuse. Les funérailles ont lieu le mardi, 28 mars, et la cérémonie se termine à l'heure où tinte l'Angelus de midi au clocher du grand Kermaria. "À cette heure, au Nouveau Monde, les Filles de Jésus se préparent à entendre la Messe pour celle qui restera, selon l'expression de Monseigneur Tréhiou, la troisième fondatrice de la Congrégation, la fondatrice au Canada."¹⁸

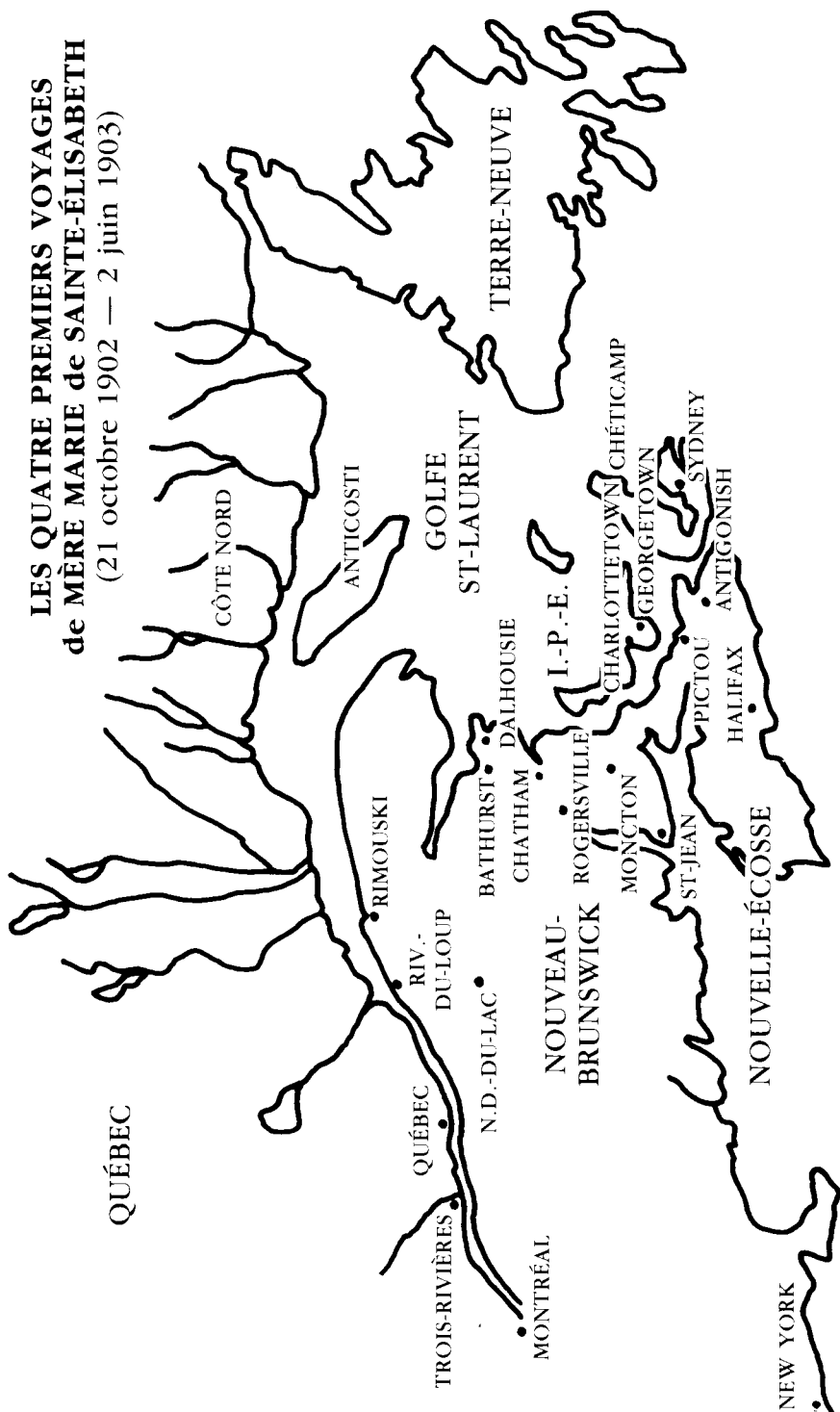
15 *Écho de Chez Nous*, janvier 1940, p. 6.

16 *Écho de Chez Nous*, mars 1940, p. 44.

17 *Ibid.*, p. 43.

18 *Écho de Chez Nous*, avril 1939, p. 679.

LES QUATRE PREMIERS VOYAGES
de MÈRE MARIE de SAINTE-ÉLISABETH
 (21 octobre 1902 — 2 juin 1903)



VOYAGES DE MÈRE MARIE DE SAINTE-ÉLISABETH

21 oct. 1902 - 19 nov. 1902	19 nov. 1902 — 30 janv. 1903	2 fév. 1903 — 24 fév. 1903	28 avr. 1903 - 2 juin 1903	17 juin 1903 — 27 juil. 1903
New York	Trois-Rivières	Trois-Rivières	Trois-Rivières	Trois-Rivières
1033	140	940	135	3880
St-Jean (N.B.)	Montréal	Halifax	Lévis	Calgary
309	622	175	135	300
Halifax	New York	Pictou	Trois-Rivières	Edmonton
422	1280	175	270	20
Sydney	Arichat	Halifax		St-Albert
650	210	465	Trois-Rivières	1030
Chatham	Chéticamp	Chatham		Lewistown
435	210	550	Dalhousie	700
Dalhousie	Antigonish	Riv.-du-Loup		Calgary
230	935	83	Trois-Rivières	3880
Rimouski		N.-D. du Lac		
210		83		
N.-D. du Lac		Riv.-du-Loup		
550		640	Trois-Rivières	
Montréal		Trois-Rivières		
140			N.-D. du Lac	
			Trois-Rivières	
3980	3397	3111	1432	9810

N.B. Les distances dans ce tableau, quoique approximatives, se rapprochent le plus possible de la réalité.

Soeur Marie Sainte-Zénaïde

Dans le récit de la courageuse aventure vécue par Mère Marie de Sainte-Élisabeth, on ne peut ignorer la compagne de ses voyages, de ses angoisses, de ses espoirs et de ses réussites: Soeur Marie Sainte-Zénaïde.

Jeanne-Marie Ganche est née à Mordelles, Ille-et-Vilaine (Bretagne), le 19 novembre 1875, de parents très pieux et très unis appartenant à un milieu rural de modestes cultivateurs. Sa naissance apporte la joie et l'allégresse. Elle est l'aînée de sept enfants dont trois meurent en bas âge. Cette enfant apparaît riche de promesses et d'espérances. Aussi, ses parents la placent-ils très jeune au pensionnat du Rheu, à sept kilomètres de Rennes, où la Mère Marguerite de Jésus, Supérieure, l'entoure de soins affectueux. Marie-Jeanne est si attachante avec ses grands yeux noirs, son sourire lumineux, ses fines réparties !

Au début de juin 1884, des épreuves successives s'abattent sur la famille Ganche. Marie-Jeanne est atteinte de la fièvre typhoïde. Le mal s'aggravant d'une façon alarmante, on croit bon avertir ses parents. La brusque et triste nouvelle frappe en plein coeur la pauvre maman. Elle meurt subitement le lendemain. Le jour des obsèques de sa femme, M. Ganche contracte une pneumonie qui l'emporte sept jours plus tard.

La petite orpheline trouve heureusement un coeur de mère en Soeur Marie Marguerite de Jésus. Celle-ci met tous ses soins à inculquer à la fillette les principes d'une solide éducation chrétienne. À treize ans, Marie-Jeanne doit quitter l'école après son certificat et réintégrer le foyer familial. Le travail à la ferme raffermi sa petite santé. À l'âge de seize ans, elle veut pourtant entrer au noviciat des Filles de Jésus mais, devant l'opposition formelle de son tuteur, elle doit attendre ses 21 ans pour décider de sa vie. C'est alors qu'elle fera ses adieux à sa famille et partira pour Kermaria, le 20 octobre 1896, conduite par sa fidèle protectrice.

Au noviciat, Dieu prépare Marie-Jeanne Ganche à sa mission future. À cause de ses aptitudes pour les arts, elle se voit chargée des cours de musique et de dessin tout en suivant des cours d'anglais. Le 2 mai 1899, elle a le grand bonheur de prononcer ses premiers voeux, portant dans son coeur l'ardent désir d'être missionnaire. Dieu exaucera sa prière. En 1902, elle est désignée par le Conseil général comme compagne à Mère Marie de Sainte-Élisabeth qui partait vers le Nouveau Monde. On retrouve dans un modeste cahier le récit qu'elle intitule "Premiers pas au Canada" et où elle décrit, en termes émus, leur départ du cher Kermaria.

(...) Le cheval alla au pas jusqu'au haut de la côte, on se détourna pour contempler une dernière fois le joli clocher de notre chère chapelle. Alors l'émotion fut à son comble. Mère Marie de Sainte-Élisabeth étreinte par le chagrin ne priait plus. S. Zénaïde qui avait essayé de continuer en faisant un effort, s'arrêta à son tour et notre professeur d'anglais, Miss Héléne [Helen Fitt qui deviendra S. Marie St-François-Xavier], témoin de nos pénibles impressions, balbutia quelques ave, puis les émotions calmées, Mère Élisabeth continua d'égrener le rosaire.¹⁹

Le voyage sur l'océan leur est très pénible à cause du terrible mal de mer. Soeur Marie Sainte-Zénaïde raconte:

La Stewardess nous vint en aide et Mère Élisabeth de s'écrier: Oh ! mon Dieu ! venez me chercher ! et moi de répondre: Non, mon Dieu, ne venez pas ! Qu'est-ce que je ferai sans elle ?

— Voilà le bon Dieu bien embarrassé avec vous, dit la dame, l'une lui dit de venir et l'autre ne veut pas...²⁰

Soeur Marie Sainte-Zénaïde est pour Mère Élisabeth le rayon de soleil qui reconforte aux heures sombres. Toutes deux, religieuses ferventes, humbles, simples, aux manières avenantes, ne peuvent que gagner la confiance de Monseigneur Cloutier. On sait combien celui-ci fut paternel pour les deux exilées, combien il répondit à leurs appels. En retour, elles entourent l'éminent prélat de vénération et même d'affection. Voici un fait inédit tiré du cahier de Soeur Zénaïde:

(...) Monseigneur avait été quelques jours sans venir nous voir et tout bonnement je dis à Mère Élisabeth que je m'étais ennuyée de Mgr. Sans me rien dire, elle écrit un mot à Sa Grandeur et m'envoie porter la lettre ne connaissant pas son contenu. Et Monseigneur de rire de bon coeur: "Vous vous ennuyez de moi, Soeur Zénaïde ! ..." Si je suis restée bête et Mère Élisabeth riait de bon coeur d'avoir si bien réussi son tour.²¹

La fondatrice aurait voulu garder auprès d'elle sa compagne de voyage, mais force lui est cependant de l'envoyer aux États-Unis, à Lewistown, Montana (août 1903) où les Filles de Jésus ouvraient une école qui exigeait un professeur d'anglais. Nous puisons de nouveau au florilège des souvenirs de Soeur Marie Sainte-Zénaïde:

(...) Au retour de Mère Élisabeth de Lewistown, elle me dit: "Avec quelle permission avez-vous envoyé votre photo au Père Vermaat ?" Grand fut mon étonnement ! Ce prêtre avait

¹⁹ ATR. Cahier manuscrit de Soeur Marie Sainte-Zénaïde.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

demandé à notre Mère Blandine de lui envoyer un spécimen du costume des soeurs et elle pensa bien faire en lui envoyant le mien. Ce n'était pas une beauté: j'avais le cou long comme une girafe et nous n'avions pas de col alors. Quand je reçus mon obédience pour Lewistown, Mère Élisabeth me dit: "Puisque votre figure est déjà rendue à Lewistown, vous allez aller la voir..."²²

À Lewistown, Soeur Marie Sainte-Zénaïde enseigne la musique et la peinture tout en faisant la classe. En 1910, elle reçoit son obédience pour Morinville en Alberta. Chargée des petits, elle est en même temps l'assistante de la Supérieure régionale, Mère Marie de Sainte-Bathilde.

Le 7 juillet 1915, le coeur gros et les yeux pleins de larmes, elle part une deuxième fois pour Lewistown, cette fois comme Supérieure de la communauté. Diriger les autres lui répugne avec une telle violence qu'elle en devient malade et ses supérieures doivent accepter sa démission en 1919. S. Marie Sainte-Zénaïde revient donc à Trois-Rivières comme secrétaire de Mère Marie de Sainte-Bathilde. Quand celle-ci regagnera Morinville en 1924, sa secrétaire l'y suivra. Elle remplira le même rôle auprès de Mère Marie Sainte-Firmine qui succédera à Mère Marie de Sainte-Bathilde. En 1923, les soeurs de la Province de l'Ouest sont très heureuses de l'accueillir comme leur Provinciale.

Malgré la sympathie, l'affection, l'estime de ses soeurs et des gens, S. Marie Sainte-Zénaïde n'aspire qu'à redevenir simple soeur, tant les responsabilités du supérieurat l'écrasent physiquement et moralement. Son sexennat terminé, elle retourne à l'Est: à Trois-Rivières en 1938, à Chéticamp en 1944 et à Sydney en 1946, comme Supérieure. Elle rentre définitivement à Trois-Rivières le 5 décembre 1946. C'est là qu'en 1953, elle est décédée dans la paix du Seigneur, à l'âge de 78 ans, après cinquante ans de dévouement à sa patrie d'adoption qu'elle aimait comme la sienne propre.

Tous les témoignages recueillis concordent pour reconnaître chez Soeur Marie Sainte-Zénaïde la présence de ces vertus, tant naturelles que religieuses, qui la rendaient si sympathique à tous. Voici le témoignage de S. Marie Saint-Prosper, religieuse du Bon-Pasteur d'Angers, qu'une vieille amitié de cinquante ans avait liée à Soeur Zénaïde:

(...) Elle avait une si riche personnalité, une ardeur si communicative, une si douce et compréhensive sympathie qu'on ne pouvait l'approcher sans l'aimer. Je me souviens qu'en 1902, elle abordait au Canada, avec Mère Marie de Ste-Élisabeth, toutes deux confiantes en la Providence qui les

²² *Ibid.*

guiderait dans l'inconnu... À la Maison Sainte-Daric, où elles ont hébergé quelque temps, elles ont passé laissant un sillon profond de leur sainteté ! Nous en avons été grandement édifiées et nous les avons vivement aimées ! 23

Sa famille religieuse la vénérait à titre de co-fondatrice des oeuvres canadiennes mais surtout parce qu'elle était semeuse de bonté, de charité fraternelle et d'union. Un refrain qu'elle aimait chanter et faire chanter révèle l'amour dont son coeur débordait:

Qu'il est bon, qu'il est doux de se trouver ensemble,
Quel bonheur de s'aimer d'un amour fraternel !
C'est la loi du Seigneur dont l'Amour nous rassemble,
Aimons-nous ici-bas pour nous aimer au ciel !

Elle fut aussi profondément humble. Supérieure, elle était vraiment la servante de ses soeurs. Elle ne pouvait supporter le moindre mot ou le moindre geste susceptible de la mettre en évidence. Dieu voulut sans doute lui épargner le supplice de se voir mise en vedette pendant les fêtes du Cinquantenaire de la fondation canadienne: Il rappela à Lui sa fidèle servante le 19 mars 1953, à l'aurore des fêtes jubilaires. Elle est partie comme elle l'avait tant désiré, en la fête de saint Joseph pour qui elle avait une grande dévotion. Cette dévotion, elle l'avait fait connaître à tous ses élèves, comme en fait foi le témoignage suivant, d'un ancien élève de l'Alberta:

(...) Quelle délicatesse de la part du cher bon Dieu de l'avoir rappelée à Lui le jour de la saint Joseph ! Je fus ému à la pensée que c'était elle qui m'avait enseigné la grande dévotion des Filles de Jésus à l'égard de leur Patron privilégié.²⁴

Les étapes de la vie de Soeur Marie Sainte-Zénaïde ont été variées et souvent déconcertantes. Bien des faits nous resteront à jamais cachés mais nous savons que sa vie religieuse était guidée par un esprit de foi intense qui commandait son obéissance, sa pauvreté et sa charité, qui se traduisait dans une offrande journalière d'elle-même, par une fidélité exemplaire au don premier qu'elle avait fait à Dieu. Soeur Marie Sainte-Zénaïde a été une porteuse intrépide de Vérité et de Charité !

Les soeurs canadiennes qui ont eu le privilège de la connaître sont unanimes à magnifier sa mémoire.

23 ATR. Lettre à Mère Saint-Pierre Célestin, Supérieure provinciale à Trois-Rivières, Montréal, 23 avril 1953.

24 AE. R.P. Valérien Gaudet, o.m.i., missionnaire en Bolivie en 1953. Lettre à Mère Marie Joséphine, Provinciale de la Province Alberta-Montana, 9 mai 1953.

Originnaire de Morinville (Alberta) où elle fit ses études primaires et secondaires, S. Alice Trottier, de la Congrégation des Filles de Jésus, consacra sa vie à l'enseignement. Licenciée en histoire de l'Université Laval, elle fut professeur à la Faculté St-Jean de l'Université de l'Alberta de 1969 à 1979, et au Newman Theological College, en histoire de l'Église, de 1974 à 1983. Depuis une vingtaine d'années, elle a apporté une contribution précieuse à l'histoire de la francophonie albertaine.



Issue de la région des Bois-Francs (Notre-Dame-de-Lourdes, Qué.), S. Juliette Fournier, Fille de Jésus, étudia d'abord chez les Soeurs de St-Joseph de St-Hyacinthe, puis chez les Filles de Jésus de Trois-Rivières. Après deux années de formation professionnelle au Scolasticat-École Normale de sa communauté, elle fit ses humanités à l'Université du S.-C. de Bathurst (N.-B.) Elle poursuit ensuite ses études pédagogiques à l'université de Caen (France), où elle obtint une Maîtrise en Sciences de l'Éducation. Éducatrice de carrière, tant dans l'enseignement que dans l'administration à tous les niveaux, elle fit partie de l'équipe-fondatrice de l'Université du Québec à Trois-Rivières. En 1971, elle accepta un poste au Ministère de l'Éducation du Québec où elle oeuvra successivement au Service de la Certification des Maîtres, puis au Service Général des Communications. Depuis 1982, elle se consacre au domaine de la recherche à l'intérieur de sa Congrégation.

